

WEINSTEIN, Barbara – *The Color of Modernity. São Paulo and the Making of Race and Nation in Brazil*. Durham et Londres, Durham University Press, 2015, 458 p.

L'État de São Paulo, et sa capitale indissociable, est actuellement, et de loin, le plus riche et le plus peuplé des 26 États que compte la Fédération brésilienne. Il contribue pour 22 % de sa population et un tiers de son PIB. S'il était indépendant, São Paulo se classerait parmi les 5 premières économies d'Amérique latine. Du point de vue démographique, les *Paulistas* (44 millions en 2015) sont plus nombreux que les Argentins (43 millions) et un peu moins nombreux que les Colombiens (48 millions). Ces quelques chiffres signalent la puissance de São Paulo à l'échelle continentale et suggèrent aussi en creux l'importance des inégalités régionales au Brésil. Les manuels de géographie des années 1970 et 1980 faisaient leur miel de ces contrastes criants entre le Sud-Est, dont le dynamisme était tiré par São Paulo, et le Nord-Est (Nordeste en portugais), érigé en modèle de sous-développement. Plus récemment, lors de l'élection (2010) et de la réélection (2014) de Dilma Rousseff, candidate du Parti des travailleurs à la présidence de la République fédérative du Brésil, une même polémique a surgi dans les rangs de l'opposition dépitée, notamment par la bouche de l'ancien président, Fernando Henrique Cardoso, intellectuel et homme politique pauliste : la gauche ne devait sa victoire qu'aux régions et aux populations les plus déshéritées et les moins aptes à juger du bien commun, c'est-à-dire au Nordeste et à ses habitants, nombreux à avoir migré vers les mégapoles du Sudeste.

Ce sont aux origines de cette représentation de longue durée – le Nordeste comme image inversée de São Paulo (et réciproquement) – ainsi qu'à la relation très spécifique que São Paulo entretient avec le reste du Brésil et à la persistance d'une conception racialisée de la société brésilienne, entre les années 1920 et les années 1960, que s'attache l'ouvrage de Barbara Weinstein. Le livre entremêle deux thématiques principales. La première concerne la manière dont la construction d'une forte identité régionale et l'élaboration par les classes dirigeantes de São Paulo d'un projet national, valable pour le Brésil tout entier, se nourrissent l'une l'autre. La seconde aborde la construction parallèle de deux représentations, celle du modèle pauliste, dynamique, moderne et blanc, et celle de son double repoussoir, le Nordeste, arriéré, apathique, et racialement distinct (et inférieur). Barbara Weinstein a élu deux moments, qui font l'objet des deux parties de l'ouvrage, pour étudier ces questions : d'abord, la « révolution constitutionnaliste » de 1932, quand São Paulo prend les armes contre le gouvernement provisoire de Getúlio Vargas, instauré à la faveur de la « Révolution de 1930 », puis les festivités qui célèbrent le quatrième centenaire de la ville de São Paulo en 1954.

En guise de prologue, le premier chapitre, étayé sur l'historiographie existante, présente « l'exceptionnalisme » pauliste et l'élaboration d'un « roman régional » par les élites locales qui font figure d'« émergentes » à la fin du régime impérial (1889). Jusqu'au boom du café, qui passe de Rio de Janeiro à São Paulo dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la ville de São Paulo n'est, en effet, qu'une bourgade isolée sur son haut plateau, à l'écart des débouchés maritimes et des

circuits d'exportation. La province de São Paulo, encore très partiellement colonisée et peu peuplée, offre des ressources agricoles assez limitées. Tout change grâce à la culture du café qui déferle sur la région. L'« or vert », puis l'instauration du fédéralisme sous la Première République (1889-1930), font croître vertigineusement la fortune, l'influence et le rayonnement de São Paulo, à l'époque même où les théories racistes bénéficient de la meilleure réception au Brésil. Essayistes et publicistes identifient un destin à part pour São Paulo, qui soulignent son peuplement spécifique dominé par l'élément européen. La place de la région dans l'histoire du Brésil est réévaluée par les érudits locaux qui redécouvrent et écrivent la saga des « Bandeirantes », ces chasseurs d'esclaves indiens des XVI^e et XVII^e siècle. Ils en gommant les aspects peu glorieux et les créent à l'aune de l'image idéale que la bourgeoisie pauliste de la Belle Époque se fait d'elle-même : des conquérants audacieux, mâles et blancs qui ont doté le Brésil de son territoire national. Le passé est conforme au présent, que symbolise un célèbre dessin du début du XX^e siècle et exprime le paradoxe pauliste sous la Première République : São Paulo est la « locomotive » d'un train composé de wagons vides – les autres États –, qu'elle mène bringuebalants vers le Progrès et prend en charge la destinée collective. Ainsi, São Paulo se distingue du reste du Brésil tout en représentant son accomplissement futur. Plus São Paulo est décrit comme la vitrine de la modernité, plus le Nordeste apparaît, sur fond de considérations racistes, comme le conservatoire de tous les archaïsmes, une région fossile.

La « Révolution de 1930 » renversa un président pauliste et mit un terme à la domination politique écrasante de São Paulo sur la Fédération. L'oligarchie pauliste fut la grande vaincue du changement de régime et dut subir plusieurs humiliations. La plus blessante fut la nomination à la tête des affaires locales par le gouvernement fédéral d'un « étranger », un tenente – un de ces militaires hostiles à la Première République et à la domination pauliste – et, circonstance aggravante, Nordestin, originaire du Pernambouc. Contre le gouvernement provisoire et son discours social, la classe dirigeante de São Paulo fomenta, en 1932, une « contre-révolution de 1930 » au nom du droit et de la civilisation. Barbara Weinstein apporte une contribution originale par sa relecture des événements de 1932. Elle montre, en effet, que la mobilisation de l'ensemble de la société en faveur de « la Cause de São Paulo » ne fut pas qu'un effet de la propagande et ne se limita pas à la bourgeoisie, mais toucha réellement l'ensemble de la population. La quasi-totalité des artistes modernistes soutinrent le mouvement. Les femmes, les afrodescendants et les immigrés adhérèrent largement à la défense de São Paulo et y virent parfois un moyen de faire progresser leurs droits. Le monde ouvrier, plus réceptif au discours social du gouvernement fédéral issu de la Révolution de 1930, fut moins enthousiaste. Dans le Nordeste, l'épisode contribua à renverser l'image de São Paulo qui, de moderne, se mit à symboliser la réaction, le fanatisme et l'irrationalité, qui étaient jusque-là associés aux populations de l'intérieur.

Après sa reddition, São Paulo, trop indispensable au développement industriel du Brésil pour subir les foudres du gouvernement fédéral, connut une croissance spectaculaire au cours des décennies suivantes. São Paulo, en 1932, eut la défaite

glorieuse. La « Révolution constitutionnaliste », fondamentalement conservatrice, voire réactionnaire, fut érigée en haut fait et occupe toujours une place de choix dans l'histoire régionale, mais les femmes, les pauvres et les Noirs furent évincés de la mémoire de l'héroïsme pauliste. Assez logiquement, l'autocélébration de 1954 n'altéra que partiellement l'interprétation des causes de la grandeur de São Paulo. Certes, le récit intègre alors les immigrants italiens et espagnols les Indiens, les travailleurs japonais et les Afrodescendants à l'histoire locale, mais leur assigne des rôles purement figuratifs. La tolérance raciale s'était imposée comme une vertu nationale, mais la vision pauliste traditionnelle d'un Brésil hiérarchisé selon le gradient de la couleur de peau restait vigoureuse. Des enquêtes, réalisées auprès de la jeunesse universitaire de la ville dans les années 1950, révélèrent la persistance et l'ampleur des préjugés à l'encontre des Noirs et des Nordestins.

En mettant en lumière les dynamiques et les paradoxes de la construction identitaire pauliste : la fabrication d'une altérité (le Nordeste) ; les tiraillements entre l'irrégentisme régional et la prétention à diriger et à incarner la nation ; les tensions raciales (ou plus exactement racistes) au sein de la Fédération brésilienne, Barbara Weinstein renouvelle l'historiographie du nationalisme au Brésil. Elle attire aussi l'attention sur cette vérité première : le caractère polycentrique de ce pays et la concurrence à laquelle se livrent différents récits pour rendre compte du projet national.

Armelle Enders
Université Paris-Sorbonne